

Jean-François Sonnay
Les Contes du tapis Béchir



camPoche

« Les Contes du tapis Béchir »
a paru en édition originale en 2001
chez Bernard Campiche Éditeur, à Orbe

« Les Contes du tapis Béchir »,
cent quarante-huitième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le neuvième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Régis Colombo/diapo.ch
Photogravure : Bertrand Lauber, Color⁺, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-147-2
Tous droits réservés
© 2004 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

À Mathias

IL ÉTAIT UNE FOIS, dans un pays très riche, un petit garçon qui disait non à tout, à tout le monde et en toutes circonstances. Non à sa maman, non à son papa, non à sa soupe, à son lit, à ses chaussures, à son pot de chambre, à ses jouets, non à la nuit, non au jour. En somme, dès qu'il avait su parler, il avait toujours dit non, au point qu'on avait fini par le surnommer Nenni. Dans son quartier, on le connaissait sous ce nom-là et, à part ses parents, personne ne savait qu'il en avait un autre. Lui, ça ne le gênait pas, ça le flattait plutôt, car il avait remarqué que les gens portent généralement des noms qui ne veulent pas dire grand-chose. Nenni, par contre, c'était clair et il fallait être bête comme une poule pour ne pas comprendre. D'ailleurs, qu'il réponde « Non » ou bien « Nenni » quand on lui demandait : « Comment tu t'appelles ? » ça faisait le même effet. Il ne fallait donc pas chercher plus loin.

Pourquoi disait-il non tout le temps ? C'était une vieille histoire, lui-même ne se souvenait plus très bien, mais il y avait une raison et, contrairement à ce que

croyaient les grandes personnes, il ne disait pas non par habitude, ni par mauvaise humeur, ni pour faire de la peine à ses parents. C'était une question de principe et il lui semblait qu'il n'aurait pas été un brave petit garçon s'il ne s'en était pas tenu fermement à ce principe.

Il fallait d'ailleurs s'appliquer, car ce n'étaient pas les occasions de dire non qui manquaient sur cette terre. Comme ses parents étaient riches, Nenni pouvait et devait même dire non à beaucoup plus de choses que la plupart des autres petits garçons: non à la voiture avec chauffeur, non à la piscine privée, non au bifteck d'autruche, non aux jeux vidéo, non au robot téléguidé, non et encore non. En vérité, il aurait été incapable d'établir la liste de tout ce à quoi il avait déjà dit non dans sa vie.

Face à cette attitude, les adultes paraissaient très contrariés: les uns se désolaient, les autres s'énervaient, certains secouaient la tête, d'autres se mettaient en colère. Manifestement cela ne faisait plaisir à personne, mais Nenni ne voyait pas pourquoi il aurait dû faire plaisir aux gens quand la vie était déjà si compliquée! Et puis si les gens croyaient que c'était facile d'observer un principe! Ils ne pouvaient pas imaginer tous les efforts que ça représentait.

Quant aux autres enfants, ils ne savaient même pas ce qu'était un principe: ils disaient une chose et faisaient son contraire, promettaient et ne tenaient pas leurs promesses, faisaient n'importe quoi n'importe quand. C'étaient de vraies têtes de linotte, mais eux non plus n'aimaient pas qu'on leur dise non. Un jour, ils chassèrent Nenni du terrain de jeux.

— Va-t-en ! lui dirent-ils, tu dis toujours non, non, non. Tu es méchant. Tu nous sors par les trous de nez ! On ne veut plus jouer avec toi.

Nenni fut très triste et alla se cacher sous l'escalier de la terrasse pour pleurer. Il pleura, pleura, pleura tant qu'il n'eut bientôt plus de larmes ; c'est alors qu'il entendit une toute petite voix :

— Pourquoi tu pleures ?

On aurait dit une voix de moineau qui piaille.

— Pourquoi tu ne réponds pas ?

Ce n'était pas un piaillage, c'était plutôt un couinement : une voix de tournevis.

— Tu es sourd ?

— Non.

— J'aime mieux ça. Alors, pourquoi tu pleures ?

— Dis-moi d'abord où tu es, fit Nenni en reniflant. Je ne te vois pas.

— Là devant toi, entre les deux briques, répondit la voix de tournevis.

Nenni vit une petite boule de poils blancs avec un museau pointu et de longs poils mobiles sur le museau.

— Je suis Cricri la souris, je vis dans les tuyauteries, je me nourris de riz, de brie et de farine de pilpil.

— C'est quoi le pilpil ?

— De la nourriture pour souris, voyons ! Maintenant tu vas me dire pourquoi tu pleures.

Nenni pensa que, pour avoir une aussi petite tête, cette souris était bien têtue mais, ce jour-là, il n'avait pas envie de rester tout seul et il lui raconta son malheur. Cricri l'écouta en remuant ses longues moustaches et, quand il eut fini, déclara qu'elle-même n'avait pas de principes, mais qu'elle comprenait très

bien la tristesse de Nenni parce qu'il lui arrivait souvent la même chose.

— Moi aussi, dit-elle, les autres souris me rejettent et me laissent seule pour jouer.

— Pourquoi ?

— Tu ne vois pas comme je suis blanche et mignonne ? répondit-elle d'un air pincé. La plupart des souris sont grises, elles ont le poil terne et leurs yeux sont noirs, tandis que moi j'ai de beaux yeux roses. Elles sont jalouses, voilà pourquoi elles me chassent. Au début, cela me rendait triste, car j'aurais bien voulu rester en leur compagnie, mais maintenant je m'en fiche. Ce sont des nigaudes, elles veulent toujours jouer au chat et à la souris et moi je trouve ça cruel. J'ai des jeux plus raffinés.

Nenni voulut évidemment savoir quels jeux, mais Cricri refusa d'en dire davantage. « Peut-être un autre jour, fit-elle. D'abord, cela fait à peine dix minutes qu'on se connaît, je ne sais pas si tu m'aimes assez pour que je te fasse des confidences. Et puis je sens que la voisine a cuit des brioches et j'adore les miettes de brioche. » Là-dessus, elle roula sur elle-même et disparut dans le tuyau d'écoulement. C'était une coquette et une gourmande, mais Nenni, dans l'espoir de la retrouver, retourna sous l'escalier de la terrasse le lendemain après-midi, le surlendemain et le jour d'après. En vain.

La souris blanche ne se montra pas pendant trois jours et le quatrième, quand elle pointa de nouveau son petit museau rose hors du tuyau d'écoulement, elle ne s'excusa même pas. Nenni était si heureux de la revoir qu'il oublia de se plaindre et c'est ainsi qu'ils devinrent amis.

*
* *

Cricri n'avait pas dit toute la vérité : les souris grises, ses cousines, l'avaient trouvée si impertinente qu'elles l'avaient définitivement chassée de leur communauté et que la pauvre était condamnée à se débrouiller seule pour se loger et se nourrir. Malgré son caractère indépendant, Cricri la blanche souffrit beaucoup de cette punition, mais elle était audacieuse, pleine d'imagination, et ne tarda pas à reprendre le dessus. Elle avait un flair extraordinaire, qui lui permettait de sentir l'odeur du fromage ou de la brioche d'un côté de la rue à l'autre ; quant au logement, à force de fouiner dans les caves et sous les toits, elle réussit à trouver quelque chose de bien plus beau et bien plus confortable que tout ce qu'elle avait connu auparavant. Voici comment.

Un jour qu'elle rôdait dans un galetas, à la recherche de plumes, de crins et de bouts de tissu pour se confectionner un petit nid douillet, ainsi que sa maman le lui avait enseigné, Cricri avisa un grand tapis roulé sous une armoire. C'était un vieux tapis de laine, usé jusqu'à la corde, dont les nœuds se défaisaient au moindre coup de dent. Elle se réjouit comme une folle. « Voilà, se dit-elle, une réserve suffisante pour confectionner des milliers de nids pour des milliers de souris. Youpi ! J'en connais une qui n'aura pas froid cet hiver ! » Elle entreprit aussitôt de faire sa provision de morceaux de laine, mais à peine avait-elle arraché quelques nœuds que le tapis se mit à gémir et à se lamenter.

— Aïe ! Aïe ! Aïe ! Petite souris, tu me fais mal ! Pourquoi fais-tu du mal à un vieux tapis d'Orient qui ne t'a rien fait ?

Cricri, passé un premier sursaut de frayeur, car elle n'avait encore jamais entendu parler un tapis, répondit de sa voix la plus ferme qu'elle ne faisait qu'emporter quelques brins de laine pour garnir son nid, lequel était d'ailleurs si petit qu'elle n'aurait pas besoin de plus d'une dizaine de nœuds. Qu'étaient-ce que dix nœuds pour un tapis qui en comptait une infinité ?

— Tu aurais pu demander la permission, fit le tapis.

Cricri n'aimait pas s'excuser, elle promit seulement de s'en tenir à dix brins de laine, pas un de plus.

— Ne promets pas une chose que tu ne feras pas, reprit le tapis sur un ton sévère. Crois-tu que je ne devine pas ce qui va se passer ? Tu ne sais ni tisser, ni nouer, ni broder, ni tricoter, tu vas simplement déposer les brins de laine sur le sol de ton nid et, au moindre courant d'air, tout va s'envoler. Alors tu reviendras m'arracher d'autres nœuds. Et puis toutes les souris voudront faire pareil et vous aurez bientôt fait de moi une ruine.

Cricri jura de garder le secret, mais le tapis ne semblait pas faire grand cas des promesses de souris. Il recommença à gémir et à se lamenter.

— Si tu me démontes, petite souris, tu me tues et toute ta vie tu auras ma mort sur la conscience, la mort d'un tapis très ancien et très beau. Rends-toi compte de tout ce qui disparaîtrait avec moi : j'ai voyagé dans le monde entier, j'ai parcouru des pays chauds, des pays froids, j'ai vu défiler des rois, des esclaves, des bergers, des princesses, et je ne te parle pas des souris, j'ai accueilli les plus grands bonheurs et connu les pires

misères. Maintenant je suis vieux et fatigué, laisse-moi donc finir ma vie en paix avec mes souvenirs.

— Tu as beaucoup vécu, vieux tapis, reconnut Cricri, mais...

— Je m'appelle Béchir, précisa le tapis, appelle-moi Béchir quand tu me parles.

— Tu as beaucoup vécu, reprit Cricri sans se déconter, tandis que moi je n'ai encore presque rien vécu. Tu as ta vie derrière toi, alors que j'ai la mienne devant moi et il faudrait que je me sacrifie pour toi ? Tu voudrais que je meure de froid pour que tu puisses continuer à ressasser tes souvenirs ? Ce n'est pas juste.

— Non, dit Béchir, je ne suis ni injuste ni cruel. Au contraire, je suis prêt à t'aider et je vais te proposer un marché où nous serons tous les deux gagnants. Au lieu de voler mes pauvres vieux brins de laine pour aller faire ton nid ailleurs, installe-toi ici, au milieu du rouleau que je forme. Toi tu jouiras du nid le plus spacieux, le plus chaud, mais aussi le plus richement décoré qui soit, et moi je resterai entier encore quelque temps. C'est un excellent marché, crois-en mon expérience. Au cours de mon existence, j'ai connu de très nombreux marchands – quand on est un tapis, on rencontre beaucoup de ces gens-là –, eh bien, je peux t'affirmer que les bonnes affaires sont celles où l'acheteur et le vendeur trouvent leur content. Tous les bons marchands te le diront. Si l'acheteur paie trois fois rien une chose qui vaut de l'or, ou si le vendeur trompe son client sur la marchandise, il leur arrivera malheur tôt ou tard car, comme dit le proverbe : bien mal acquis ne profite jamais.

— Quel genre de malheur ? demanda Cricri, qui n'avait pas l'habitude du commerce.

— Toutes sortes de malheurs qu'il serait trop long d'énumérer, car ils dépendent de la nature de la marchandise. Mais le plus grand malheur, petite souris, c'est de perdre sa dignité. Si tu me volais ma laine, tu me ferais du mal et tu devrais te cacher. Si je te mentais, cela signifierait que je me moque de toi et je finirais par avoir honte. Se cacher, avoir honte, c'est manquer de dignité.

Cricri hésitait encore. L'idée de vivre dans un magnifique tapis ne lui déplaisait pas, mais elle voulait s'assurer qu'il n'y avait pas un chat ou un chien dans la maison. Béchir dit qu'aucun ne s'était jamais aventuré dans ce galetas et que le risque d'en croiser un n'y était pas plus grand qu'ailleurs. Il ajouta que si Cricri s'installait chez lui, il accepterait de lui raconter ses aventures pour qu'elle s'endorme dans de beaux rêves. Béchir était malin : il savait qu'une telle promesse séduirait une souris, car les souris sont curieuses de nature, tout en étant bien trop petites pour parcourir le monde. Et c'est ainsi que Cricri la souris blanche élut domicile dans le velours usé, mais combien somptueux, du vieux tapis Béchir.

*
* *

Dès que Nenni eut entendu parler de Béchir, il voulut en apprendre davantage.

— Est-ce que c'est un tapis volant ?

— Je ne sais pas, répondit Cricri, je ne le lui ai jamais demandé.

— Comment ? s'étonna Nenni. Il ne t'a donc pas raconté sa vie comme promis ?

— Oh si ! Il me la raconte tous les soirs, mais je suis généralement si fatiguée que je m'endors tout de suite et ne me souviens de rien. Tout ce que je sais, c'est que sa laine a été prélevée sur des moutons blancs à tête noire et que ses couleurs ont été obtenues grâce à des poudres prodigieuses. Moi, je voudrais bien porter une robe à fleurs aussi chatoyante.

Décidément cette souris était une incorrigible coquette, Nenni n'en tirerait rien de plus. Pour connaître les aventures de Béchir et savoir si c'était un vrai tapis volant, il fallait qu'il aille l'interroger directement. Hélas ! lorsqu'il pria Cricri de le conduire jusqu'à son galetas, elle fit des manières. Elle fronça son petit museau, leva ses yeux roses vers le ciel et déclara qu'elle ne le connaissait pas encore assez bien pour l'inviter chez elle, puis elle se mit à faire sa toilette lentement et soigneusement, comme si elle attendait une autre question ou une autre proposition. Nenni eut beau insister, il n'obtint pas la moindre invitation, pas le plus petit espoir d'une visite. La souris continuait à se lisser le poil en frétilant du museau et à se gratter les oreilles en ronronnant doucement. Quand elle eut achevé sa toilette, elle regarda Nenni en penchant la tête de côté et demanda :

— Si tu es invité chez des amis, est-ce que tu leur apportes des cadeaux ?

— Non, répondit Nenni, qui regretta aussitôt sa réponse, se rendant compte qu'il venait peut-être de perdre une chance d'aller chez Béchir.

Cricri dut remarquer son désappointement, car elle répéta sa question autrement.

— Si je t'offrais de rencontrer Béchir, qu'est-ce que tu m'offrirais en échange ?

— Des miettes de brioche, proposa Nenni, et il vit les moustaches de Cricri vibrer de plaisir.

— Et à Béchir, qu'est-ce que tu lui donnerais ?

Sachant que les tapis n'aiment pas les miettes, Nenni réfléchit à quelque chose qui ne soit pas salissant et qui puisse intéresser un grand voyageur, finalement il proposa sa mappemonde, une superbe mappemonde jaune et bleu qu'il avait reçue pour Noël. À vrai dire, le cadeau était beau mais pas totalement désintéressé : il espérait que Béchir lui montrerait sur la mappemonde les pays où il avait voyagé. Cricri fut d'accord pour les cadeaux, mais elle posa encore quatre conditions à sa visite au galetas.

— La première condition est le secret : tu ne devras dire à personne, ni homme, ni bête, ni chose, où j'habite.

— C'est juré.

— La deuxième condition est que tu ne chercheras pas à voir Béchir le jour, mais uniquement le soir avant minuit.

— Pourquoi ? protesta Nenni, qui trouvait que Cricri en prenait un peu trop à son aise.

— Tu ne dois pas demander pourquoi, répliqua-t-elle, mais seulement jurer, sinon je ne pourrai pas te conduire chez Béchir.

— Mais comment pourrai-je sortir de la maison le soir ? Mes parents ne me le permettront jamais ! s'écria Nenni, effrayé à l'idée de s'aventurer seul dans la nuit.

— Débrouille-toi, ce n'est pas mon problème, fit la souris blanche de son petit air pincé. Tu dois savoir ce que tu veux et, si tu sais ce que tu veux, tu dois trouver les moyens de le réaliser. Réfléchis un peu, nom d'un

chat ! Si tu ne peux pas sortir en marchant ou en rampant, sors en volant ! Si tu ne peux pas te servir de tes jambes et de tes mains, sers-toi de tes pensées et de tes rêves ! Serais-tu infirme de l'esprit ?

Nenni n'était pas infirme. Il jura de ne pas chercher à voir le vieux tapis pendant la journée.

— Troisième condition : quand Béchir raconte, tu ne dois pas l'interrompre, car son histoire est si longue et ses souvenirs si fuyants qu'il en perdrait le fil si on l'interrompait et serait incapable de continuer.

Nenni n'avait nulle envie d'interrompre le vieux Béchir, au contraire il ne désirait qu'une chose : écouter sagement et découvrir le secret des tapis volants. Il promit d'être plus silencieux qu'une étoile.

— La quatrième condition est beaucoup plus difficile, mais elle est aussi absolue que les trois autres, reprit la souris blanche, et le petit garçon perçut de la malice dans sa voix couinante : tu dois jurer de ne jamais dire « non » devant Béchir.

— Non, c'est impossible ! s'exclama Nenni, je ne peux pas m'engager à cela.

— Cela ne concerne que Béchir, crut bon de préciser Cricri, tu pourras continuer à dire non à d'autres si ça te chante.

— Tu sais bien que c'est une question de principe.

— Comme tu voudras, fit la souris en retroussant son museau rose. Personne ne t'oblige à jurer mais, si tu ne veux pas le faire, tu ne verras jamais mon vieux tapis chéri et tu ne connaîtras jamais ses aventures. À toi de choisir.

— Et si je disais non une fois, par mégarde, que se passerait-il ?

— Béchir se fâcherait, car il est extrêmement susceptible, et il ne voudrait plus te revoir. Décide-toi maintenant.

Il ne servait à rien de discuter. Cricri répéta que c'était à prendre ou à laisser. Après avoir hésité longuement, Nenni jura de ne jamais dire « non » en présence du tapis, mais il eut brusquement le sentiment que quelque chose de grave venait de lui arriver et que sa vie avait un autre goût.

Les deux amis décidèrent de se retrouver le soir même après le repas et, tandis que les parents de Nenni regarderaient la télévision, ils iraient dans le plus grand secret rendre visite à Béchir, le tapis d'Orient.

*
* *

Ce soir-là, Nenni courut à sa chambre pour se préparer. Il était si inquiet et si joyeux à la fois qu'il avait les mains moites, le gosier sec et qu'il lui semblait avoir mangé des cailloux, alors qu'il n'avait presque pas touché à son assiette. Pour parer à toute éventualité, car c'était un garçon soucieux, il emporta, outre la mappemonde pour Béchir et la part de brioche promise à Cricri, une torche électrique, un petit couteau de poche et quelques biscuits au chocolat. Quand il fut prêt, il se glissa dans le jardin par la fenêtre de sa chambre. La nuit était claire, des centaines d'étoiles pailletaient le ciel, l'air était doux, presque tiède. Nenni eut rapidement trop chaud, mais il ne sut si c'était l'effet de l'atmosphère ou de l'excitation.

Il attendit donc Cricri la blanche sous l'escalier de la terrasse. À vrai dire, il était un peu fâché contre elle. Il

avait eu tout l'après-midi pour repenser aux conditions qu'elle lui avait imposées et il les trouvait exagérées. Elle se disait son amie, mais est-ce qu'une véritable amie avait le droit d'exiger des choses aussi graves que le secret ou le silence ? Franchement, elle avait bien des défauts, cette souris : en plus de sa gourmandise et de sa coquetterie, elle était autoritaire et Nenni se promit de lui rappeler un jour qu'elle lui devait une compensation. D'ailleurs, comme pour confirmer ses mauvais penchants, Cricri n'eut pas plus tôt vu la torche électrique qu'elle lui interdit de s'en servir.

— Si tu l'allumes, dit-elle, tu nous feras repérer et on pourra nous suivre. Souviens-toi que tu m'as juré le secret.

— Mais je ne vois rien, protesta Nenni.

— Tes yeux vont s'habituer à l'obscurité. Tu verras que la nuit n'est jamais vraiment noire. Et puis tu n'as qu'à me suivre, je suis toute blanche, c'est facile. Est-ce que tu aurais peur par hasard ?

— Non.

— Alors en route !

Ils longèrent la clôture du jardin, s'engagèrent dans l'avenue et au rond-point prirent une petite rue à gauche. Ils furent bientôt devant une vieille maison dont le jardin était envahi de broussailles. Nenni reconnut la maison, car elle était célèbre dans tout le quartier. Inhabitée depuis longtemps, les enfants l'appelaient la maison aux fantômes. Toutes sortes de légendes épouvantables circulaient à son sujet et personne n'osait aller y jouer. Nenni frémit à l'idée d'y pénétrer, mais Cricri lui assura qu'elle n'avait jamais vu de fantômes, jamais avant minuit en tout cas.

— Je te trouve bien froussard pour un garçon de ton âge, ajouta-t-elle, est-ce que la peur ferait partie de tes principes ?

— Non, répondit Nenni, qui serra les poings et se fit violence pour continuer.

— Bon, alors suis-moi.

Ils passèrent derrière la maison et là il y avait une échelle pour monter sur le toit du garage. C'était un toit plat couvert de gravier, qui crissait sous les pas. « Chut ! » fit la souris. Il fallut ensuite escalader un tas de tuiles pour atteindre une lucarne qui, dans l'obscurité, ressemblait à une gueule de crapaud : c'était l'entrée du galetas. Dedans ça sentait le bois, le cuir et les champignons. Tout l'espace était baigné d'une lumière bleutée et d'innombrables toiles d'araignée garnissaient les poutres de fins rideaux argentés. Dans la partie la plus haute du galetas se dressait une armoire et, à ses pieds, enroulé mollement, grené comme une dune de sable, reposait Béchir, le tapis d'Orient.

Cricri fit les présentations, puis disparut au cœur du rouleau et Nenni se retrouva seul en face du tapis. Il était passablement intimidé. Béchir lui proposa gentiment de s'asseoir sur lui ou, mieux encore, de le dérouler un peu pour se coucher sur son velours, mais il le pria en tous les cas d'enlever ses chaussures. Nenni ôta ses baskets et, pour ne pas déranger, préféra s'asseoir.

Béchir se déclara enchanté d'avoir de la compagnie, parce qu'il s'ennuyait dans ce galetas et que vu son grand âge il ne dormait plus ni le jour ni la nuit. Il parlait d'une voix douce avec un léger accent, comme Nenni n'en avait encore jamais entendu.

— La souris blanche m’a dit que tu avais quelque chose pour moi, fit le vieux tapis.

Nenni étala fièrement sa mappemonde devant le tapis. Il ne recueillit pourtant pas les remerciements enthousiastes qu’il attendait, Béchir parut même un peu embarrassé par ce cadeau. Il dit qu’il avait trop mauvaise vue pour lire une carte, mais reconnut que celle-ci pourrait être utile au visiteur qui s’intéresserait à ses voyages.

— Est-ce que tu t’intéresses à mes voyages? demanda Béchir.

Nenni se souvint de sa promesse, il hésita avant de répondre.

— Qu’est-ce qui t’intéresse? reprit l’autre sans attendre.

Nenni lui parla alors des tapis volants. Béchir émit une sorte de gloussement qui ressemblait à un rire étouffé. Il déclara qu’à sa connaissance les tapis volants n’existaient que dans les contes de fées. Lui, au contraire, était un tapis bien réel, ce qui ne l’empêchait pas d’avoir beaucoup voyagé, vu beaucoup de pays et connu quantité de gens et de bêtes.

Ce fut ce soir-là que Béchir commença le récit de ses aventures. Tous les soirs qui suivirent, Nenni retourna l’écouter dans la lumière bleutée du galetas. Comme promis, il l’écoutait sagement sans l’interrompre mais, pour se sentir plus à l’aise, il déroulait un peu le tapis et se couchait sur le velours soyeux. Béchir parlait, parlait, parlait d’une voix si douce et si feutrée qu’on aurait dit le murmure d’une source dans la mousse et, quand il s’arrêtait, on entendait le léger bourdonnement de la souris qui ronflait déjà.

LA NAISSANCE DE FATIMA

C O M M E tous les tapis, raconta Béchir, j'ai connu beaucoup de pieds dans ma vie, des pieds de pauvres, des pieds de riches, des pieds nus et des pieds chaussés. J'ai réchauffé des petons d'enfants à la peau crémeuse, j'ai caressé des pieds de femmes tout parfumés; j'ai vu défiler des pieds d'athlètes musclés, des pieds tordus de vieillards, des pieds nerveux, des pieds tendres, des gros, des maigres, des jolis, des chatouilleux. Je les ai tous supportés généreusement, avec une égale humeur, même ceux qui sentaient mauvais, même ceux qui me blessaient avec des talons aiguilles, mais les pieds les plus beaux que j'aie connus demeurent ceux de Fatima, la jeune femme qui m'a fabriqué et que j'ai accompagnée à son mariage.

C'est à elle que je dois d'être au monde et, avant de recevoir la délicate pression de ses orteils, j'ai eu la chance de connaître celle de ses doigts, si fins et si habiles qu'ils pouvaient confectionner des nœuds de la taille d'une tête d'épingle. Sans mentir, je suis la plus belle chose que Fatima ait faite de ses mains,

mais c'est avec tristesse que je pense à elle, car la pauvre femme est morte de chagrin quand elle était encore jeune, tandis que moi j'ai beaucoup vieilli. Le destin est bien injuste, n'est-ce pas, puisqu'il fait périr les êtres humains et laisse vieillir les objets qu'ils ont créés. Mais les créations des humains ne sont pas ingrates et, à ceux qui savent les écouter, elles racontent l'histoire de ceux qui leur ont donné le jour. Voici donc l'histoire de Fatima.

Chah, le père de Fatima, était roi d'un petit village très haut dans la montagne. Il n'était pas riche, car la terre des montagnes est avare. Les paysans de là-bas peinaient à faire pousser le blé sur des champs minuscules et les bergers devaient parcourir d'immenses déserts de pierre pour faire paître leurs troupeaux. Mais ce qui est rare est précieux et on disait dans le pays que le pain de ce blé-là était exquis et que la laine de ces moutons-là était la plus soyeuse du monde.

Cependant le roi Chah ne se satisfaisait ni de manger du bon pain ni de dormir dans les meilleures couvertures: c'était un homme cruel et ambitieux. Il ne songeait qu'à faire la guerre à ses voisins pour agrandir son bien et imposer son autorité. Chah aurait aimé avoir quarante fils pour les envoyer se battre contre les seigneurs des vallées environnantes. Malheureusement pour lui, il n'en avait pas un seul, ce qui à vrai dire était heureux pour la paix des voisins. Le roi Chah s'était pourtant marié plusieurs fois, mais n'avait eu que des filles si bien que son caractère s'était aigri. Il maltraitait les gens, maudissait le ciel et finit par s'entourer de

sorciers, d'alchimistes et de fakirs, car il espérait obtenir par la magie les fils que Dieu ne lui avait pas accordés.

Un jour, comme sa septième femme attendait un enfant, le roi voulut consulter une voyante pour savoir s'il serait enfin exaucé et s'il devait préparer une fête en l'honneur d'un garçon ou bien se couvrir la tête de cendres en signe de deuil, comme il faisait chaque fois que naissait une fille. La voyante lui prédit la naissance d'un fils, à condition toutefois qu'il renonce dans son cœur à la guerre contre ses voisins. Le roi, qui était prêt à tout pour être père d'un garçon, proclama solennellement en place publique qu'il ne voulait plus faire la guerre à personne, mais ce n'était qu'une parole en l'air, un faux serment, car il était toujours rongé, au fond de son cœur, par la même volonté de puissance.

Or, la voyante avait bien dit « dans son cœur ». Comme le roi avait menti, sa femme accoucha non pas d'un garçon mais d'une fille, à qui l'on donna le nom de Fatima. Le roi Chah, qui avait déjà commandé un banquet pour fêter son premier fils, fut si humilié d'avoir été démasqué et ridiculisé qu'il en devint fou de rage. Il ordonna à ses sujets d'observer trois jours de jeûne et condamna la voyante à avoir la langue coupée et les yeux crevés. Hélas! juste avant que les soldats n'exécutent la sentence, la voyante, qui était aussi un peu sorcière, eut le temps de jeter un sort : elle annonça que le roi qui aimait tant la guerre serait puni par la guerre ; une guerre terrible éclaterait, qui ruinerait le pays et ferait le malheur de sa famille.

Tout le village résonna des imprécations et des cris affreux de la voyante. Toute la maisonnée du roi, les intendants, les paysans, les bergers, les marchands, les artisans, les femmes, les domestiques assistèrent à la scène. Chacun était empli de terreur et chacun maudissait la bêtise du roi Chah, car le bébé qui venait de naître était superbe et de bonne complexion: Fatima était la plus adorable des enfants et pourtant, à cause de cette malédiction, sa mère pleurait comme si elle avait été difforme.

C'est alors que les marraines, qui étaient venues de très loin apporter des cadeaux et des bénédictions au nouveau-né, eurent pitié de l'innocente créature. Il n'était pas dans le pouvoir de ces braves femmes de conjurer la malédiction, mais chaque marraine eut à cœur d'en atténuer la portée en offrant à Fatima toutes sortes de talents et de bonnes fortunes. Si elle était condamnée à souffrir de la guerre par la faute d'un méchant père, elle aurait du moins des qualités qui feraient d'elle la femme la plus aimable du pays et, quand le malheur s'abattrait sur sa tête, elle aurait du moins connu toutes les joies de ce monde.

La première marraine dit qu'elle garderait toute sa vie une peau douce et une taille de gazelle, la deuxième marraine lui promit des cheveux d'ange et un regard de velours noir, profond comme l'eau d'un puits, la troisième lui donna le goût de la musique, la quatrième lui offrit l'intelligence, la cinquième dit qu'avec ses doigts de fée Fatima confectionnerait des objets d'art et la sixième promit qu'elle épouserait le plus beau jeune homme des montagnes. Ayant ainsi parlé, les marraines s'appêtaient à

repartir, satisfaites d'avoir fait tout le bien qu'elles pouvaient, quand on s'aperçut que la septième marraine n'avait encore rien dit. C'était une petite vieille, gentille mais pas très instruite, qui était restée dans la cuisine pour se gaver de pâtisseries au miel et aux amandes, car elle était extraordinairement gourmande. On alla donc la chercher et on la pria de faire un vœu comme les autres. Quand elle eut entendu toutes les belles promesses faites à Fatima, la vieille marraine ne sut quel don ajouter à cela. Elle se tenait toute chenuë au chevet du berceau ; elle tremblait, cherchait ses mots, bafouillait. La pauvre n'avait aucune idée de cadeau.

— Tu auras... tu auras... tu auras... répétait-elle d'une voix chevrotante, sans parvenir à formuler son vœu, puis elle se reléçait les doigts encore tout collants de miel.

— Allons, dépêche-toi ! lui dirent les autres marraines, dis quelque chose, tant pis si ce n'est pas parfait !

À ce mot, la vieille marraine eut comme une illumination dans sa pauvre petite tête vide. Elle avait trouvé.

— Tout ce que tu feras sera parfait, promit-elle à Fatima.

Ce fut la consternation autour du berceau. Cette marraine était hélas ! bien étourdie : si elle avait réfléchi, elle se serait souvenue que la perfection n'existe pas sur terre et que, en faisant trop bien les choses, Fatima exciterait contre elle la jalousie et la méchanceté des gens. Mais ce qui était dit était dit. Personne ne pouvait plus le corriger.

*
* *

Béehir s'arrêta, soupira, et son soupir était triste comme le vent dans une maison abandonnée, puis il conclut d'une voix mélancolique :

— Je puis témoigner qu'en effet tout ce que Fatima fit dans sa vie fut parfait. Loin d'en être récompensée, la pauvre femme éveilla ainsi beaucoup de ressentiment, car les gens savent reconnaître ce qui est bien et sont toujours fâchés de n'être pas eux-mêmes les meilleurs, les plus dignes d'admiration. Tel était son destin. Cependant, si je la plains d'en avoir souffert, je n'ai pas le droit de m'en plaindre moi-même, puisque je ne serais pas un beau tapis si le destin de Fatima n'avait pas été de faire des choses parfaites.

Le lendemain, Béehir raconta la suite de son histoire et pour rien au monde Nenni n'aurait osé interrompre son récit. Quant à Cricri, la souris blanche, elle fut comme d'habitude incapable d'écouter le conte sans s'endormir aussitôt et ronfler comme ronflent les souris, c'est-à-dire très légèrement.

LE MARIAGE DE FATIMA

EN CE TEMPS-LÀ, reprit Béchir, dans le pays du roi Chah, il était d'usage que les jeunes filles fabriquent elles-mêmes un tapis de fête pour leur mariage. C'était un long travail qu'elles commençaient bien avant de connaître ne fût-ce que le nom de leur futur époux. Elles y mettaient tout leur savoir et tout leur cœur, car on disait qu'un beau tapis était un gage de bonheur et de prospérité.

Douée comme elle l'était, Fatima se mit très tôt à son tapis. Elle choisit d'abord la meilleure laine et la fila avec soin ; elle prépara ensuite les couleurs à l'aide de poudres raffinées, puis teignit la laine, obtenant ainsi un jaune qui avait l'éclat du cuivre doré, un rouge qui rappelait le rubis et un bleu intense comme la nuit. Elle entreprit enfin de nouer le tapis, qui devait être le plus beau jamais noué dans tout l'Orient, de l'Anatolie jusqu'aux contreforts du Pamir. Elle en dessina elle-même le décor, entrelaçant subtilement les motifs les plus élégants : des rinceaux de vigne et d'acanthé, des guirlandes de tulipes et de roses, des trèfles, des étoiles, des

lanternes, des damiers et des dentelles. Dans ce magnifique jardin, elle disposa des oiseaux, des tortues, des scarabées et de petits scorpions. Chaque motif exprimait un vœu, une richesse, un bonheur ou un espoir; certains motifs étaient des talismans, qui devaient écarter un danger ou garder du mauvais sort, comme les scorpions qui protègent des scorpions, les peignes qui protègent des vents de sable ou les étoiles qui protègent du feu. Obéissant sans le savoir au vœu de sa vieille marraine étourdie, Fatima réalisa donc un tapis parfait, une merveille, où l'œil le plus sévère n'aurait pas pu déceler la moindre irrégularité. Les sœurs de Fatima en furent malades de jalousie.

Je suis ce tapis sans défaut, dit Béchir, ou plutôt *j'étais* un tapis sans défaut, corrigea-t-il, puisque l'âge et les voyages m'ont abîmé, usé, déformé, troué, taché. Moi qui étais un tapis exceptionnel, j'ai fini par devenir un tapis comme les autres et c'est tant mieux, car tous les tapis doivent avoir au moins un défaut, sinon ils portent malheur à ceux qui les possèdent. Hélas! tant que j'ai été jeune et impeccable, moi Béchir, le plus beau des plus beaux tapis d'Orient, j'ai porté malheur, d'abord à Fatima, puis aux marchands et à tous ceux qui m'ont possédé, jusqu'à mon premier accroc. C'était involontaire, je n'y pouvais rien. La loi de Dieu est ainsi: la perfection ne convient pas aux hommes et la vieille marraine de Fatima avait été bien mal inspirée de l'oublier.

Tu te demandes peut-être pourquoi je n'ai pas suggéré à Fatima d'ajouter un petit défaut à mon velours tant que j'étais encore tendu sur le métier;

j'aurais pu le faire, c'est vrai mais, en ce temps-là, j'étais trop jeune pour être sage, j'ignorais les lois du monde et surtout j'étais très vaniteux. Je préférais me taire et me faire admirer.

Le malheur arrive toujours masqué sous les plus belles apparences et personne ne pensait plus à la guerre quand eut lieu le mariage de Fatima avec Daoud, le fils du roi d'un village voisin. Ce furent les noces les plus somptueuses jamais fêtées dans les montagnes. Les époux étaient resplendissants de grâce et de beauté. Chacun dans le village avait revêtu ses habits les plus riches et les rues s'emplièrent de cris et de chansons pendant trois jours.

Conformément à la tradition, raconta Béchir, les jeunes époux devaient ouvrir la noce sur le tapis de mariage ; on me déroula donc dans le grand salon de la maison et c'est assis sur moi que Fatima et Daoud reçurent les compliments des invités, accompagnés d'une pluie de grains de riz et de pétales de rose. Fatima tremblait d'émotion et ses yeux noirs d'obsidienne étaient mouillés de larmes. Elle portait une chemise de satin pourpre toute cousue de perles et un voile brodé de fils d'or, ses pantalons s'ornaient de volants de dentelle et ses bijoux étaient de l'argent le plus fin. Je me souviens que, sur sa gorge, le pendentif de son collier tintait aux battements de son cœur. Le jeune époux, avec sa fine moustache et ses sourcils rougis au henné, avait fière allure. Il portait un turban de soie blanche, une veste de velours violet et avait passé dans sa ceinture un pistolet au manche incrusté d'ivoire. Il m'a semblé qu'il était nerveux lui aussi.

Le premier jour, la fête eut lieu sur la place du village : on put voir des acrobates et des danseurs de corde, des jongleurs qui faisaient voltiger des poignards et des torches enflammées, des nains qui conduisaient en criant des attelages de chiens et de poneys. Pour la musique, on avait réuni pas moins de trois orchestres : luths, violes, harpes, flûtes, tambourins et clochettes accompagnaient les chanteurs et les danseurs, qui racontaient à leur façon l'amour, la guerre, la chasse et la paix. Toute l'assistance en fut émerveillée.

Le deuxième jour fut celui du festin, qui dura sept heures et fut continuellement agrémenté de musique et de chansons. On mangea d'abord des melons et des pastèques, des pistaches salées, des galettes de sésame, des libellules frites et des petits pâtés, puis on se régala d'agneaux farcis de raisins et de châtaignes, de poulets rôtis frottés avec des écorces de citron, de cabris sauvages à la broche et de grands plats de riz aux carottes. À boire, il y avait trois sortes de thé, de l'eau de rose, du sirop de grenade et du lait de chamelle. Pour finir, on dégusta des pâtisseries au miel et à la cannelle, des oranges confites, des gâteaux aux amandes et des glaces à la mangue. Les gens mangèrent et burent tant et tant qu'il leur fallut sept autres heures pour digérer.

Pour la fête du troisième jour, on avait organisé des courses de chevaux. On y vit les meilleures montures et les meilleurs cavaliers de toute la région. Daoud, le mari de Fatima, sur sa jument noire, gagna un trophée dans la course aux drapeaux,

celle où les cavaliers doivent en pleine vitesse décrocher des banderoles fixées à des mâts. Tout le monde fut enchanté du spectacle et repartit chez soi la tête pleine de lumière et d'harmonie.

Malheureusement, dix jours ne s'étaient pas écoulés depuis la noce que des messagers arrivèrent au village pour annoncer qu'une armée d'Anglais avait franchi les montagnes et se préparait à soumettre tous les royaumes de cette partie du monde. Il fallait de toute urgence réunir le maximum de forces pour résister à l'envahisseur. Pour une fois d'accord, les rois de la région se liguèrent afin de mettre sur pied une grande armée. Tous les hommes capables de porter une arme et tous les chevaux capables de porter un homme furent mobilisés. Daoud, le mari de Fatima, si jeune et si fringant, dut partir à la guerre lui aussi, monté sur sa jument noire, mais il ne revint jamais, et Fatima qui l'aimait depuis si peu de temps ne sut jamais ce qui lui était arrivé.

*
* *

Béchir s'arrêta, car minuit approchait et, si les tapis ne dorment jamais, tel n'est pas le cas des petits enfants. Nenni aurait déjà dû rejoindre son lit depuis longtemps. Ils se séparèrent donc doucement pour ne pas réveiller la souris blanche et Nenni promit de revenir écouter la suite le lendemain.